

**Compte rendu : Jean-Philippe Toussaint, *L'Échiquier*,  
Paris, Éditions de Minuit, 2023**

**GABRIELA SIMION<sup>1</sup>**

Constitué sur la métaphore du jeu d'échecs, auquel il emprunte la structure de soixante-quatre chapitres, le roman de Jean-Philippe Toussaint offre à ses lecteurs un mélange d'autobiographie, de journal et d'essai partant du besoin pascalien du divertissement, sur le fond de la pandémie et du confinement ayant occasionné de longues heures de désœuvrement (p. 24) que l'auteur a cherché à remplir.

L'intérêt du roman réside surtout dans la réflexion théorique sur la littérature qu'il nous propose, ce qui en fait un véritable art poétique, l'auteur ne refusant pas au lecteur le plaisir de découvrir l'œuvre en train de se faire. En effet, l'ambiance d'intimité que respire le roman, en vertu de sa composante autobiographique, est doublée d'une réflexion censée reproblématiser le rapport entre l'écrivain et le lecteur.

Dans ce paradigme, l'écrivain n'est plus un démiurge, le possesseur d'un savoir suprême sur l'essence du monde et de la vie qu'il s'agit de faire passer au lecteur. Un écrivain comme Jean-Philippe Toussaint, loin de postuler des certitudes sur la réalité et de prétendre l'enfermer dans ses livres, ne fait que se réfugier (p. 81) dans l'écriture qui devient source de réconfort, mécanisme de défense contre les affronts de cette même réalité tellement hostile (p. 192), à laquelle il s'agit de *résister* (p. 193).

Tout comme *Les Ménines* de Velázquez, *L'Échiquier* de Toussaint dévoile tout le processus d'élaboration de l'œuvre : de la même manière que le peintre nous montre le chevalet, les pinceaux et les couleurs dont il fera son tableau, l'écrivain nous donne à voir le projet qu'il a esquissé, nous fait part de ses doutes et de ses secrets (p. 142), nous révélant la matière qui constituera son livre.

Qui plus est, l'œuvre ne cesse de surprendre l'auteur lui-même (p. 81), car, une fois qu'il a tiré sur le fil du jeu d'échecs (p. 102), ce qui en découle échappe à son contrôle, de sorte que son projet initial n'aboutit pas à la forme tricéphale qu'il avait initialement conçue – l'auteur ayant renoncé entre temps à l'essai sur la

---

<sup>1</sup> Master d'Études Françaises et Francophones, Université de Bucarest.

traduction – et finit par verser dans l'autobiographie, ce qu'il n'avait pas prévu au départ. Une fois l'écriture amorcée, il la poursuit sans arrêt, sans même se relire ; dans le contexte de la pandémie et du confinement, elle devient sa seule raison de vivre (p. 142), une véritable hantise, car c'est à travers elle que l'écrivain arrive non seulement à se protéger des arêtes coupantes du réel (p. 74), mais aussi à extirper le nœud (p. 196) enfoui au plus profond de son âme.

L'écriture devient alors connaissance de soi, quête des origines (p. 196). Ainsi, l'élan créateur qui pousse l'écrivain toujours vers l'avant, qui fait qu'il passe des heures assis à son bureau, à écrire, même sans avoir la garantie du résultat, toute cette énergie qu'il déploie est paradoxalement orientée vers le passé. En agençant des bribes de souvenirs flottants qu'il puise dans les tréfonds de sa mémoire, Toussaint dresse les portraits des personnes et des endroits qui ont le plus marqué l'univers de son enfance et de sa jeunesse, ainsi que son devenir en tant qu'écrivain.

Pourtant, cette descente dans le passé n'est pas sans risques car, pour accéder à la connaissance de soi que l'on acquiert à travers l'écriture, il y a un prix à payer. L'écrivain a la conscience de la fin qui approche au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans les abysses (p. 83) du passé. Pour faire en sorte que le nœud devienne trésor inestimable (p. 196), il faut premièrement passer par la terreur, c'est-à-dire par les affres de la création, car l'écriture du livre n'est ni confortable, ni rassurante (p. 142). Le livre est ainsi le fruit d'une violence que l'auteur se fait à soi-même afin de démêler le chaos qu'il s'agit de convertir en littérature.